

-I-
COMMENT J'AI EXPÉRIMENTÉ
LA DÉCENTRALISATION

« Fatiguée mon chou ?

- Mon chou !

- Quoi, t'aimes pas quand je t'appelle mon chou ?! »

À toute réponse le rire est bon. Bilou me prend par les épaules et m'entraîne hors du théâtre, nous jetant tous les deux dans l'arène de l'hiver autrichien avec sa force et mon courage. Et Dieu sait qu'il en faut pour quitter la chaleur et les lumières du Musikverein. La nuit viennoise est blanche et orange, le coloriste conseil en plein mois de janvier étant toujours un peu enlumineur, invitant ceux que le froid ne recroqueville pas à trouver le point d'accord entre la neige et le reflet pâle des réverbères. Bilou, c'est William Edwood, nantais de soiche ou presque, en tout cas depuis la survenue de son ancêtre Derek à l'embouchure de la Loire.

« Tu as faim ? »

Je ne saurais dire, je suis complètement crispée. Je pense même avoir perdu une bonne vingtaine de centimètres en hauteur et en largeur, tellement le froid me rétrécit. Bilou et moi marchons dans une neige toute fraîche, que nous semblons être les premiers à fouler même si, à une vingtaine de mètres devant nous, d'autres la piétinent aussi. Le manteau neigeux se recompose en un clin d'œil sous l'effet d'une averse de gros flocons serrés.

« Moi, j'ai la dalle. Jouer Schubert, ça me donne toujours faim ! »

Bilou est un garçon d'une énergie et d'une bonne humeur rares. J'ai toujours pensé qu'un homme était moins sujet aux variations de températures qu'une femme, mais que ma théorie soit vraie ou fausse, Bilou confirmera toujours la règle et son contraire. Du coup, je me blottis contre lui et le laisse m'empoigner un peu plus les épaules. Il me lève juste assez pour que mes chaussures glissent comme des skis. J'ai de toute façon l'impression que mes pieds ont quitté mes jambes, coupés à la cheville par une descente soudaine du mercure. À un rythme cadencé, mon géant ami se dirige et me dirige vers la vitrine éclairée d'un restaurant.

Les vingt premières années de nos vies, si l'on excepte nos études secondaires (ante mixité oblige), Bilou et moi n'avons jamais été séparés plus de trois semaines d'affilée, en gros l'été entre le premier et le vingt août. Lors, adolescent au menton piquant, il partait avec ses sœurs Catherine et Caroline faire de l'escalade dans les Alpes. En étant restée au stade de la randonnée, moi j'étais cantonnée à une altitude de pépère comme se moquait Bilou, réduite à tenter d'apercevoir à la jumelle la cordée qui filait vers les sommets. Une année, Bilou ne voulant pas me laisser à la traîne, Catherine et Caroline avaient consenti -contre leur poids en chocolat tant le sacrifice était grand- à troquer les crampons contre un vélo pour que nous fassions ensemble le tour de la Bretagne. Afin de ne pas perdre la face à la vitesse où je perdais des kilos, mes forces étant englouties dans l'effort imposé, j'avais terminé mon parcours mais n'avais pu m'asseoir de toute une semaine à notre retour. Du coup, les étés suivants, la fratrie avait repris ses habitudes et moi les miennes.

Le fait que nous soyons comme cul et chemise Bilou et moi ne nous avait jamais mis d'idées en tête. William Edwood et Juliette Moreuil ensemble, à quoi bon y songer ? On était copains, les meilleurs amis du monde, point barre. Il n'y avait rien à creuser là-dessous. Quand nos deux mères avaient partagé la même chambre pour accoucher le même jour de deux gros bébés qui les avaient fait hurler et obligé l'interne de garde à apprendre le point de bonne femme, quand nos deux pères étaient allés réserver deux parcelles dans la même rue pour faire construire deux maisons avec leurs premières économies, les unes d'architecte (le père de Bilou), les autres de banquier (le mien), quand nous avions usé le vernis de nos chaussures et celui de nos genoux sur les mêmes graviers, ceux de l'allée des Edwood et ceux de l'allée des Moreuil que papas avaient achetés ensemble pour que ça coûte moins cher, quand mes frères et les sœurs de Bilou étaient arrivés pour nous gâcher la vie et nous piquer nos jouets, quand ses dents de lait avaient cédé juste avant les miennes lors d'une opération porte claquée hardiment réclamée, puis hardiment regrettée dans les larmes et le sang, quand, en récompense de nos bons résultats scolaires, nous avions tanné mamans pour un passage au photomaton de Prisunic et dans

l'ascenseur des Galeries Lafayette, quand mamans avaient entrepris de nous acheter le même jour au même moment son premier slip kangourou et mon premier soutien-gorge, quand nous avons séché sur les mêmes devoirs de physique et eu les mêmes bonnes notes en histoire-géo, quand il avait choisi anglais première langue et moi italien, mais que nous avons fini par parler à peu près correctement les deux à force d'amourettes cosmopolites, quand nous avons pris une mini-cuite avec papas, mamans, frérots et sœurette après les résultats du bac qu'on avait passé D tous les deux et décroché avec mention tous les deux, quand ses études de musique à Boston avaient fait grimper ma note de téléphone et que mes stages d'attachée de presse à Rome dans l'agence de Guido lui avaient inspiré une sainte horreur de la drague à l'italienne, quand tout cela et plus encore avait de nous des siamois, il ne serait venu à l'idée de personne qu'un lien supérieur à l'habitude puisse exister entre Bilou et moi. Eh oui, nos existences inspiraient une tirade entière de points communs qui n'était capable que d'engendrer une habitude. La montagne qui accouche d'une souris.

Pourtant, en le regardant là, planté à un mètre de moi, droit comme un i et perchoir pour les yeux des roucouleuses de tous âges attablées dans ce restaurant chic et bondé à l'odeur de tafelspitz, de wiener schnitzel, de sachertorte et d'apfelstrudel, je me demande pourquoi il n'y a que de l'amitié entre nous. J'aime tout chez lui. Aussi fort que je n'aime pas être loin de lui quand il va pianoter au bout du monde et que moi, pauvre agent d'un virtuose encore peu fortuné, je ne l'accompagne pas toujours pour faire des économies. Lui aussi, il m'aime bien. Évidemment, je ne sais pas s'il me trouve séduisante parce qu'évidemment ce ne sont pas des conversations que nous avons entre nous, mais un jour Caroline m'a dit -un de ces jours où elle disait tellement de méchancetés qu'elle en oublia de respirer- que Bilou ne se marierait jamais à cause de moi. Je suis restée comme deux ronds de flan, mais j'ai pu déduire ce que la crise d'asthme avait empêché Caroline de formuler : que chacune des filles avec lesquelles Bilou sortait n'était jamais assez comme ci ou assez comme ça et qu'à tout prendre, il préférerait encore se montrer en ma chaste compagnie que d'en suivre une chez le bijoutier.

« J'ai donné mon nom. On est sur la liste d'attente en troisième position après ces deux couples, là.

- Eh oui, nous, nous ne formons qu'une paire... »

Bilou saisit le col de mon anorak fourré kapok, en rapproche les extrémités, puis m'embrasse sur le nez. « Elle voudrait avoir un amoureux la fille ?! La fille qui peine à garder les yeux ouverts tant elle tombe de faim et de fatigue ! » Il me dit cela sans penser une seconde qu'il pourrait jouer le rôle et même qu'il devrait prendre ce sujet au sérieux. Comme si nous étions faits pour vivre notre vie durant sans plan d'épargne logement.

« Mmm, regarde ce gâteau ! Et celui-là ! Il faut que je mange, Juju. Il faut que j'aie à faire pipi aussi. Tu reste là et tu fais attention au majordome. Dès que tu entends Edwood, tu te précipites, d'accord ? »

Ventre affamé n'a pas d'oreille.

*

« *Napoléon est mort à Sainte-Hélène, son fils Léon lui a crevé le bidon...* » Le présentoir est si appétissant, si tentant. Je passe en revue toutes les bonnes choses qui s'y trouvent quand le groupe de chaussettes bleu marine passe derrière moi en chantant cette chanson vieille comme mes robes. Finalement, je me décide pour un petit pot, celui au couvercle rouge et à la poudre mouchetée rose et blanche. de toute façon, je sens que la vendeuse perd patience et croit que je vais partir en chipant mon bonbon.

« Ça fait vingt centimes. »

Je lui tends ma pièce jaune puis me ravise. 1972 : elle vient de sortir. Je la remets dans mon porte-monnaie en perles multicolores, que Caroline a arrachées avec ses incisives toutes neuves, et j'en sors une autre, de 1963. Je n'étais pas née, ça fera l'affaire.

Quand je quitte le Spar, le bout de la langue dans la poudre-acidulée-qui-titille-les-glandes-salivaires-sous-les-oreilles, les chanteuses sont loin. Elles marchent deux par deux en file indienne sur le trottoir. Je les reconnais à leur uniforme, elles sont de Saint-Amboise. En fait, on dit toujours que celles de Saint-Amboise sont plus chic que les autres, mais elles chantent des chansons débiles !

À Saint-Nicodème, celles qui chantent encore Napoléon sont des cruches !

*

« Y'avait plein de monde. Le froid sans doute. Tu as laissé passer notre tour ?! »

Bilou revient des toilettes surbookées l'appétit encore plus aiguisé qu'avant. Quand il voit que non seulement les deux couples qui nous précédaient sont installés et passent commande, mais aussi que les musiciens-étudiants de l'orchestre de l'Université de musique de Vienne, avec lesquels il a interprété *Le roi des aulnes* devant une salle pleine à craquer, sont attablés alors qu'ils étaient à peine arrivés quand il est parti aux chiottes, il est près de défaillir. Et, bien que la faim lui ait enlevé des couleurs et geigne dans son abdomen, il trouve encore (ou à cause de ça) la force de m'engueuler devant tout le monde.

« Je te dis que je n'ai pas bougé !

- Alors tu t'es endormie, je ne sais pas, tu as dû t'appuyer contre ce poteau, fermer les yeux le temps de le dire, en tout cas suffisamment longtemps pour que le régulateur de queue, là, annonce mon nom et passe à un autre après avoir guetté une réponse ! »

Disant cela, il se fraye un passage entre les manteaux de fourrure et les doudounes. Justifiant son action par la nécessité d'éclaircir la question, il lance des « Pardon » à la chaîne, comme une ambulance avertit les automobilistes qu'elle a priorité dans l'embouteillage. Arrivé près du maître de cérémonie, appliqué à satisfaire les impatients désirs de ses clients avant qu'ils n'aillent voir ailleurs, Bilou l'interpelle en anglais. Évidemment, l'autre jure ses grands dieux qu'il a fait correctement son métier et que si personne ne s'est présenté en entendant prononcer -distinctement précise-t-il- le nom d'Edwood, il n'y peut rien. Enfin, il peut évidemment nous réinscrire sur la liste. Bilou revient vers moi furieux. Je ne l'ai, je crois, jamais vu ainsi. Il faut dire que je ne l'ai jamais vu en manque de nourriture.

« Bon, on se tire, on va bien trouver un MacDo. Merde, Juliette, tu fais chier !

- Je te dis que je n'ai pas bougé ! Je n'ai pas quitté ma place !
- Mais qu'est-ce que t'as sur la langue ? Qu'est-ce que t'as avalé ?
- Quoi ? Qu'est-ce que j'ai sur la langue ?
- T'as la langue toute rose. »

Sans attendre de réponse mais (ou car) persuadé que je lui cache quelque chose, Bilou me pousse dehors, avec autant de force mais moins de délicatesse que tout à l'heure. En passant près du grand miroir de l'entrée, j'ouvre la bouche et vois effectivement que ma langue est rose, d'un rose de bonbon chimique.

D'une vie à l'autre © C. Fraboul - EXTRAIT